



LEBRECHT/RUE DES ARCHIVES

La sage scandaleuse

Fille de la campagne. Mémoires, Edna O'Brien, trad. de l'anglais (Irlande)
par Pierre-Emmanuel Dauzat, éd. Sabine Wespieser, 480 p., 25 €.

Par **Aliette Armel**

En prologue à ses Mémoires, Edna O'Brien évoque la sensation qui l'a conduite à s'asseoir « pour commencer les souvenirs [qu'elle s'était juré] de ne jamais écrire » : l'odeur du pain au soda qu'elle venait de faire cuire a suscité son désir de rendre hommage « à la générosité de la vie » à travers « les extrémités de la joie et du chagrin, l'amour partagé et non payé de retour, la réussite et l'échec, la renommée et le massacre ».

Commencée dans l'odeur du pain comme en écho à la saveur de la madeleine proustienne, cette entreprise littéraire se déploie avec puissance. À partir des matériaux offerts par les expériences de la vie, elle suit un processus qui n'est plus celui de la transposition romanesque mais celui de la transmutation de la masse des souvenirs en récits cohérents : Edna O'Brien architecture une narration portée par la magie d'une langue élégante et efficace tout autant que par la lucidité de l'analyse et l'émotion suscitée par des événements tour à tour violents ou joyeux et

△ Edna O'Brien,
à Dublin en 1979.

par la fureur de vivre du personnage principal, qui entend réaliser ses aspirations : l'écriture, la fête, la passion, l'amour des hommes, mais aussi l'amour maternel et filial, la contemplation des paysages et de la peinture, l'observation de la multiplicité des êtres. Figure désormais tutélaire des lettres irlandaises, Edna O'Brien est née en 1930 dans une vaste maison marquée par la grandeur familiale passée et encombrée de « livres de messe ». L'alcoolisme du père et la ténacité de la mère à maintenir une famille conforme à la morale catholique y créent de fortes tensions. Edna s'acharne donc à réussir ses examens pour partir à Dublin, où elle travaille dans une pharmacie et produit des « bribes de poésie » lui valant le surnom de « Léa Glouton de la littérature ». Elle fait scandale dès sa rencontre avec Ernest Gébler, qu'elle épouse après des affrontements avec sa famille, qui convoque la police pour la ramener de force au village. Elle fait scandale dès son premier roman, *Les Filles de la campagne*, écrit en trois semaines, dans une euphorie libératrice : sa publication accélère l'effondrement de son mariage et suscite en Irlande des scènes d'autodafé. Elle fait scandale par son obstination à survivre aux conditions imposées par son mari après leur séparation et à lutter pour obtenir la garde de ses enfants.





Edna O'Brien relate la traversée de ces épreuves sans en masquer les injustices ni les douleurs mais en se gardant de toute dramatisation et de tout militantisme : son énergie, sa force de résistance, la réussite de ses entreprises sont, à elles seules, des manifestes. C'est avec le même naturel qu'elle relate l'autre face de son existence : sa participation enthousiaste aux *Swinging Sixties* dans le quartier londonien de Chelsea, puis aux soirées dans les restaurants new-yorkais à la mode, sa manière de côtoyer, en préservant son regard de « fille de la campagne », des personnalités comme Paul McCartney, Marlon Brando ou Donleavy : « Je m'étonne toujours d'avoir connu tous ces gens, commente-t-elle. C'était une époque plus innocente. Les célébrités n'étaient pas si célèbres et n'étaient pas entourées de cohortes malveillantes. » Ses Mémoires sont une prodigieuse galerie de portraits. En quelques phrases lucides, nourries d'une admiration et d'une affection sincères, Edna O'Brien renouvelle l'image de ceux qu'elle fréquente : Robert Mitchum « ne ressemblait pas à une star de cinéma, plus à un poète de rue, avec ce charme impérieux » ; « Il y avait beaucoup de [Norman] Mailer, Mailer l'artiste, Mailer le cogneur, Mailer l'intellectuel [...] et Mailer l'homme enfantin qui m'embrassa timidement à l'église catholique Saint-Jean-l'Évangéliste de Brooklyn, où nous étions allés nous protéger d'une averse » ; Jackie Onassis « traversa la vie voilée, et la quitta sans qu'elle n'eût rien perdu de sa magie ». Quant à Samuel Beckett, « pas une once d'insincérité ni dans la personne ni dans l'œuvre : il avait tout taillé au couteau ».

Avec Beckett, O'Brien a partagé l'Irlande, présente dans leurs pensées et leurs écrits. Il n'a jamais éprouvé le besoin d'y retourner ; elle a tenté de s'installer dans le Donegal. Mais « les lieux sont au cœur de l'écriture, et je n'étais pas de taille à affronter ce monde déchiqueté de rochers escarpés, de granit et d'éboulis ». L'abandon de cette maison au bord de l'océan n'entame pas la fidélité à ses origines : ses Mémoires commencent et s'achèvent dans la maison de l'enfance, et sont ponctués par l'évocation récurrente des figures parentales, particulièrement par celle de la mère avec laquelle Edna O'Brien poursuit, au-delà de la mort, un dialogue toujours inachevé. □

Extrait

Ma mère me rendait visite une fois l'an et n'aimait pas le tempo des soirées. [...] Pourquoi, sur un coup de tête, avais-je acheté un second buffet, quand on pouvait aisément ranger les bouteilles et les verres sous la table de la cuisine ? Flairant dévergondage, extravagances et sous-entendus sexuels, elle s'assit dans la bergère à oreilles, ses cheveux retenus par des peignes écaille de tortue, toisant les invités. Elle se retira, guettant mon pas, qui approcha quelques heures plus tard [...]. D'un air de reproche, elle demanda : « Tu es une bonne fille, oui ou non ? »

Fille de la campagne. Mémoires, Edna O'Brien

